

Magda Carneci

## On dirait des psaumes

traduit du roumain par Linda-Maria Baros et Odile Serre

Poète, traductrice, essayiste. Elle a fait un doctorat en histoire de l'art à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris (1997). Membre de la célèbre « génération 80 » de la littérature roumaine dont elle a été un des théoriciens, elle s'est impliquée activement dans la vie politique et culturelle roumaine pendant et après la Révolution de décembre 1989. À présent elle travaille comme lectrice de roumain à l'INALCO, Paris.

Elle a publié plusieurs volumes de poésie en roumain dont *Hypermatière*, *Un silence assourdissant*, *Chaosmos* et *Poèmes politiques*, mais aussi *Psaume* (en français, Éditions Autres Temps, 1997) et *Poems* (en anglais, 1999). Elle a aussi publié plusieurs livres d'essais sur l'art visuel contemporain.

Elle dirige la collection bilingue de poésie internationale « Gemini » aux éditions Paralela 45 à Bucarest. Elle est membre permanent du jury international du Balkan Translation Center à Athènes, qui accorde des subventions pour la traduction des livres d'auteurs balkaniques dans d'autres langues balkaniques. Récemment elle a été la rédactrice responsable du numéro 98 de la revue *Poésie 2003*, numéro dédié à la poésie roumaine d'aujourd'hui.

### CRI FÉMININ

Pourquoi le chemin qui monte vers Toi est-il si escarpé, si terrible ?  
Pourquoi donc tant d'avalanches, de déserts, d'âpres pièges ?  
Ce labyrinthe sans issue, cette distance infinie, pourquoi ?  
Pourtant Tu nous veux. Tu nous désires. Tu as pourtant besoin de nous,  
et de moi.

Alors pourquoi donc tant de douleur sur le sentier étroit qui s'ouvre  
dans les os, dans la chair, descend dans le cœur,  
monte dans le cerveau et déborde dans les ténèbres ?

Peut-être sommes-nous une erreur. De ton trop-plein, un excès imprévu.  
Peut-être ne devons-nous pas jaillir dans l'être cosmique,  
dans les entrailles des mondes.

Ou bien notre consistance devait être bien différente  
à cette lisière obscure, ce trou,  
dans cette impasse de la pensée céleste.

Qui nous a jetés dans l'ordure, nous a enfermés dans un corps,  
nous a soumis à la gravitation, à la multiplication, à la pourriture ?  
Qui T'a éparpillé en tellement de gouttelettes,  
d'univers, de menues particules,  
que Tu ne sais plus Te recueillir, Te rassembler ?

Peut-être sommes-nous une erreur de l'Harmonie divine  
que les ères, les continents, les cultures mortes hurlent avec désespoir ;  
que des civilisations de cellules vives, pensantes, cachent sous leurs métropoles,  
et transforment en luxe.

Peut-être est-ce un écoulement d'Esprit dans la matière,  
que personne ni rien ne peut reconduire à sa source.

Ou peut-être notre rôle est-il autre : bien plus humble, plus pitoyable.  
Nettoyer les alvéoles des mondes. Filtrer le négatif de la lumière.  
Transformer les excréments en or. Sublimier de quelque façon la souffrance :  
de notre corps immonde faire un minuscule alambic  
pour Tes pensées dures encore, bien que cosmiques.  
Des larmes distiller de l'eau vive et ardente  
pour les métaux lourds, pour la cendrée noire des étoiles.  
Du tourment libérer une sorte de chant, de vibration  
qui puisse parvenir jusqu'à Toi, t'offrir son parfum,  
en gravissant l'échelle douloureuse des êtres,  
passant les planètes, les soleils,  
dépassant les galaxies, tous les mondes,  
pour revenir ensuite  
dans la matrice, dans le rien,  
se confondre avec Toi.

Tu m'as enfermée dans un corps de femme et Tu me veux Déesse.  
Mais je n'avance vers Toi qu'à genoux,  
dans la boue, la sueur et le sang,  
parmi hommes, bêtes et enfants, renversée, crucifiée  
comme une esclave, une mère, une prostituée,  
livrée toujours à tous, piétinée sans merci,  
pareille à la poussière, à la grand-route commune,  
Vierge, matrone, vestale, sorcière, tout ensemble :  
violée et adorée, mise à mort et pourtant divinisée ;  
sans cesse contrainte de tomber, de renaître, de repartir du début.  
Pour que remonte en moi, ensanglantée mais pure,  
l'étincelle qui Te nourrit, Te rassasie.

Car Tu ne peux autrement t'arracher, à grand-peine,  
de cette prolifération carnassière.  
Tu ne peux autrement Te libérer de la métamorphose,  
de l'imagination infinie.

Avec moi seule Tu peux être Une.  
Tu ne peux qu'à travers moi  
Te parachever.

*traduit par O. S.*

## L'HOMME DU DEDANS

Homme divin,  
je te vois des profondeurs, de si loin, des ténèbres glacées, solitaires,  
avancer doucement à ma rencontre, dans ta tunique de lumière ;  
tu viens, tu viens toujours plus près de moi et pourtant tu n'approches pas,  
la distance entre nous ne semble pas s'amoinrir.  
Tu veux, tu veux t'approcher  
mais quelque chose d'invisible, une tempête glaciale,  
un magnétisme puissant t'en empêche.

Homme divin,  
je te vois monter, pâle, des lointains,  
tu es une petite perle, phosphorescente dans l'obscurité profonde,  
tu voudrais croître, approcher, entrer,  
mais une froideur épouvantée te repousse violemment,  
comme un iceberg d'ombre, comme une imperceptible barricade.  
Tu marches, tu marches toujours, tes pas silencieusement flottent  
au-dessus de la terre,  
silencieusement ondoie ta tunique de lumière.

J'ai peur de toi et pourtant je te désire ; tu es loin et tu es si proche ;  
tu es infime et pourtant si intense.

Homme divin,  
je te vois lever lentement la main et lancer de loin  
un point lumineux, une semence de feu qui tombe dans le cœur.  
Le magnétisme puissant frémit, cette froide distance est toute de souffrance ;  
une énorme terreur vibre dans l'air.  
Mon corps me fait mal à mourir, l'axe de l'être devient douloureux,  
là où l'étincelle de lumière est tombée – là, terreur féroce et joie,  
douleur sans fin et espérance mystérieuse,  
là, ici, au fond de moi, quelque chose a lieu.

Quelque chose meurt, quelque chose naît en moi,  
une obscurité grinçante, une nébuleuse de désirs démesurés,  
une étreinte terrifiante,  
lorsque enfin, pâle, fragile,  
au loin, minuscule, dans ta tunique lumineuse,  
au fond de moi, homme divin,

tu jaillis comme une eau légère, tu croîs vertigineusement, comme  
un arbre d'air étiré jusqu'aux astres :  
tu m'emplis doucement d'une étrange, d'une douce,  
nourrissante lumière.

Je suis iridescente, je suis vaste, immense,  
je contiens étoiles et planètes, vortex de galaxies et d'univers  
en fines cascades :  
au fond de moi tu renais, tu t'écoules en vagues aimantes,  
Homme divin, tu es tous les mondes à la fois,  
Homme divin, *tu es moi!*

*traduit par O. S.*

## UNE ANNONCIATION

Tout comme  
avec des signes délicats, minuscules,  
– un bruissement de nageoires,  
le tressautement de quelques filaments de papillon –  
un fœtus annonce sa présence,  
il est doux, on dirait une opinion incertaine, un fantôme  
dans le ventre d'une femme solitaire qui attend,

Toi,  
doucement, avec des signes et des traces humbles, délicates,  
– un murmure choral dans les feuillages,  
un éclair éblouissant pendant le sommeil,  
des raies rouges de doigts sur le ventre du ciel –  
tu m'as laissée te sentir, de plus en plus proche, de plus en plus accablant,  
et pourtant avec une douceur inconcevable

Comme si  
ce n'était pas moi le fœtus toujours en train de se créer  
dans ton placenta cosmique, un ver de terre aveugle qui se métamorphose,  
se transfigure au tréfonds de l'utérus universel,  
mais comme si toi,

grâce à un mystérieux renversement, tu étais en moi, dans ce monde,  
un germe  
qui attend longuement, patiemment de bourgeonner  
et envoie des signaux anonymes et amples  
dans le liquide amniotique qui l'entoure,  
à travers l'aquarium terrestre  
dans lequel moi, aveugle, je flotte.

Moi, dans le musée des montres et des horloges,  
comme une femme de ménage enceinte qui oublie d'accoucher,  
je m'égare parmi les époques et les histoires, parmi les théories et les  
systèmes,  
je nettoie la poussière, je range les livres, je répare les mécanismes,  
tout en regardant distraitement par la fenêtre, je vois  
les nuages carmin dans la gloire optique,  
les nuages, le ciel, l'aquarium terrestre, qui essaient toujours  
de me montrer quelque chose, d'exprimer quelque chose,  
de me rappeler ta personne

Comme si  
ce n'était pas moi, mais comme si toi, tu étais dans ce monde  
un germe fragile et inaccompli,  
éparpillé dans les feuillages  
dans les couchers de soleil et les aurores boréales,  
le fils pas encore engendré, le fruit cosmique de mon être  
qui me touche délicatement  
au-dedans et au-dehors

Moi en toi, toi en moi  
moi fœtus en toi, toi fœtus en moi  
dont je devrais

accoucher non pas au-dehors  
mais au-dedans

que je devrais libérer.

*traduit par L.-M. B.*

## LA MONTÉE

Je gisais morte ou endormie au tréfonds d'une caverne ancienne ;  
je ne sais comment j'y étais arrivée ; j'y étais tombée ; à l'entour, il y avait  
une obscurité dense, terreuse.

Au commencement, je sentis l'étroitesse des murs de pierres humides,  
anciennes ;  
ensuite, j'entendis un silence dense, profond ; ensuite, j'ouvris doucement  
les yeux.

Je gisais quelque part dans les profondeurs, dans le noir ; je sentais au-dessus  
un couloir d'air long et froid ; je voulais m'échapper d'en bas, de la prison.

Et, avec d'immenses efforts, comme si je m'arrachais d'une gravitation  
lourde, mauvaise,  
je me redressai lentement sur les genoux, ensuite debout, je m'accrochai  
aux arêtes de pierre.

Je commençai la montée à grand-peine.  
C'était un puits étroit et profond, ou une faille

entre deux rochers, deux versants parmi lesquels un ruisseau avait jadis coulé,  
ou bien une lave brûlante avait jailli vers les étoiles.

Il faisait noir et froid, c'était une montée périlleuse ; une espèce de vent vif  
soufflait  
en rafales, je m'accrochais aux arêtes de pierre ; mes mains en étaient déchirées.

Parfois je glissais, parfois je tombais, je me levais à nouveau ; la fatigue me  
faisait croire  
que j'étais perdue et que je me mourais : une fois, dix fois, cent fois.

L'obscurité était dense, comme une matière molle et morte qui devait être  
pétrie ;  
je l'engloutissais avec les poumons, je la digérais avec le cœur, je la net-  
toyais avec mon esprit.

Mon corps était un alambic torturé, il saignait,  
la chair voulait que tout s'arrêtât, elle voulait mourir.

J'étais dans un isthme étroit et profond,  
je montais de rocher en rocher, comme sur une échelle douloureuse, invisible.

Je sentais progressivement sous mes mains des lichens, des coquilles,  
des formes menues de matière chaude, vivante,

je tâtais des ailes et des queues, j'attrapais des serres, des becs, des sabots,  
de temps à autre, je cernais des lueurs, des scintillements, des éclairs ;

dans les recoins, je devinais des trésors corrodés, j'attrapais des coupes, des  
épées,  
mais un souffle âpre les éparpillait et m'entraînait plus loin.

C'était comme si je me retrouvais dans un œsophage géant, dans le gosier  
d'une bête sauvage ; parfois, j'entendais des cris, des respirations rapides,  
des flottements,

une espèce de bataille invisible se livrait à l'entour, une lutte à bras-le-corps,  
un affrontement,  
mais je commençais déjà à entrevoir un peu de lumière à l'autre bout du puits.

C'était de plus en plus difficile, de plus en plus déchirant ;  
j'étais prise d'une terreur panique de retomber dans le gouffre, j'avais peur  
de ce qui s'étendait devant moi.

Mon corps était un alambic torturé, il saignait,  
la chair voulait que tout s'arrêtât, elle voulait mourir.

Mes mains glissaient sur une matière de plus en plus lisse, presque brûlante,  
c'était comme si je me retrouvais dans un four surchauffé, où un petit pain  
étrange était en train de cuire,

ou bien un noyau de métal était en train de fondre, il commençait, tout  
rouge, à rayonner,  
et dans la buée, on entrevoyait une espèce de nouveau-né blanc, minuscule,

apparaître quelque part dans ma poitrine douloureuse, prête à exploser.  
Jusqu'à ce que j'atteignisse, je ne sais comment, l'autre bout, le sommet.

J'étais dans une espèce de cabine sphérique.  
Le vent vif s'arrêta tout d'un coup.

Je me sentais légère comme une plume bleue dans une nacelle au-dessus  
de la terre ;  
un bonheur indicible m'envahissait.

Je m'approchais de l'une des deux fenêtres circulaires  
à travers lesquelles un océan de lumière se déversait sur moi.

Je regardais au-dehors, je me penchais sur la fenêtre :  
j'étais à l'intérieur d'un crâne, d'une tête d'homme géante.

Je regardais à travers un iris, je voyais le monde entier  
de la hauteur d'une personne plus vaste que la terre, étendue jusqu'aux astres.

Cette personne se contemplait dans une espèce de miroir.  
Dans ce miroir, une femme me regardait à travers un cercle solaire.

*Du miroir, mon propre Moi me regardait souriant.*

*traduit par L.-M. B.*

## LE GRAND POÈME

Non, le temps du grand poème enivrant n'est pas encore passé.  
Le matin sonne à peine on entend des klaxons et des cris,  
dans le lit nous nous réveillons à peine d'une obscure hypnose  
et en ouvrant largement les fenêtres nous reconnaissons lentement  
ce qui n'a jamais disparu ; sous la rosée poussiéreuse  
les cheveux, les ongles et de nouveaux organes des sens commencent  
une fois de plus à nous pousser  
car nous ne sommes que des cadavres de nouveau-nés.

Et de la fureur des engins, des sirènes et des pneus de la rue  
à travers le bruit ahurissant des langues noires, jaunes, blanches,  
du frémissement dément des rotatives et des ordinateurs  
nous entendons doucement s'élever un seul bruit humble,  
une note unique, grêle, tremblante,  
nous l'entendons sortir des canaux et des rigoles, des sous-sols des immeubles,  
marcher parmi les carrefours, les voitures, les vitrines,  
sauter d'étage en étage, de balcon en balcon, s'élever  
au-dessus des toits et des paraboles jusqu'aux étoiles.

Oui, elle est à nous, cette musique vaste, sauvage :  
les buveurs de bière en canettes, les mangeurs d'images TV,  
les fonctionnaires, les drogués, les joueurs invétérés de cartes,  
les mendiants, les criminels, les voyous,  
ils sont à nous, ils chantent tous en chœur.  
Ils sont à nous les barrages, les bétonnières et les monceaux d'ordures,



les gares, les aéroports et les satellites intercontinentaux,  
ils sont nos instruments à vent, à percussion et à cordes,  
tous ensemble, nous interprétons le même morceau symphonique  
pour les oreilles sidérales,  
chacun comme il peut, avec son cerveau, avec ses jambes,  
les uns dans les forêts, les autres dans la tanière d'un immeuble,  
d'autres dans des stations lunaires.

Nous sommes un mycélium vaste, chantant.  
Nous couvrirons la terre de nos crachats corrosifs, fantasques,  
de notre culture de circuits intégrés et de bits ;  
tout comme la pénicilline sur une lame de verre  
nous nous multiplions frénétiquement sous le regard scrutateur du néant ;  
nous soufflons à l'unisson dans le vent des ondes radioélectriques  
et des fréquences invisibles,  
nous avons appris les canons et les voix,  
nous savons lire les journaux et les partitions  
et chacun à sa façon traîne de manière expressive son existence.  
Nous sommes musicaux, même si nous ne le voulons pas,  
même si nous ne nous en rendons pas compte.  
Notre symphonie assourdissante est entendue même dans les cieux,  
même parmi les étoiles,  
et enchante l'ouïe des comètes et des chérubins.

Ce n'est que maintenant que nous commençons à nous réveiller ;  
À nous rendre compte que, malgré notre volonté,  
même si beaucoup d'entre nous sont aphones, nous chantons pourtant :  
tout comme les cigales, les grenouilles et les tourterelles,  
la pluie, le vent et le bruissement des feuilles,  
tout comme les tremblements de terre et les ondes cosmiques,  
nous chantons tous en un seul chœur, un chœur vaste,  
un chœur milliardaire, qui ne sait pas ce qu'il chante

une symphonie gigantesque écrite par qui et pour qui  
et en quelle clé musicale et en quelle harmonie sonore  
et dans quel dessein ?

Non, le temps du grand poème enivrant n'est pas encore passé.  
Son temps ne fait que commencer.

Une symphonie écrite par un débutant.

*traduit par L.-M. B.*